

(/)



CRITIQUES LITTÉRATURE (</critiques/critiques>)

Poupées du destin

César Fauxbras

À la frontière du documentaire social, *Viande à brûler* met à nu le quotidien d'une attachante tribu de chômeurs. Publié pour la première fois en 1935, ce journal « *d'un soldat de la guerre économique* » n'a rien perdu de son acuité.

Par Aïnhua Jean-Calmettes
publié le 7 mars 2014

Cette viande qu'il faut brûler, c'est la masse de main d'œuvre dont la France ne sait plus que faire et qui se rassemble en longue file devant les bureaux de chômage, espérant, pour survivre, recevoir la précieuse allocation. On brûle bien le café et le coton que l'on n'arrive pas à vendre. Pourquoi pas les hommes ? On en vient à souhaiter une « *bonne guerre, avec beaucoup de gaz et beaucoup de microbes, et que tout ce sale monde soit anéanti* ».

« *Les fils seront massacrés comme l'ont été les pères.* »

Les considérations politico-économiques qui animent les conversations basculent dans le cynisme, pas les habitants de l'Hôtel des Ventes de Mme Desveaux. Et sur leurs journées, traversées par l'attente, les errances et la faim, souffle cet espoir qu'ils construisent à coup de système D, de franchises amitiés et de rêves d'ailleurs. L'ombre des îles Kermadec traverse le livre comme la promesse de temps meilleurs.

Paul le cocu, le roublard Chouard, Jeannette la prostituée repentie, Jojo, Robert, Chouche, la famille Voulaz, irradiée par la gaité de leur fille Guiguitte et les autres continuent de vivre et de rire malgré la misère. Dans la précision de cette écriture photographique qui fuit tout misérabilisme ou représentation romantico-tragique de la pauvreté, on finit par se dire que, bien entouré, on peut survivre à tout. La résilience humaine a ses beautés comme ses heures de gloire.

Sauf que tout bascule. Il aura suffi d'un rien. Comme un grain de sable dans un rouage. Et les réactions en chaîne, dans un capricieux jeu de domino.

C'est très exactement à cet endroit, dans la multiplication des coups de théâtre et cette catastrophe générale imprévue, que *Viande à brûler* fait preuve du plus grand réalisme. La condition de chômeur s'offre alors dans sa plus pure réalité. Elle n'est pas oscillation de petits boulots en petits boulots, ennui, faim, froid ou maladie. Elle n'est pas privation, elle est redoublement de contingence. Le chômage est cette modalité d'existence dans laquelle l'homme, jouet désarticulé du destin, marche en équilibre précaire sur le faite du précipice. La moindre aspérité ou le plus petit faux pas entraîne inéluctablement la chute.

César Fauxbras, *Viande à brûler*, éditions Allia, mars 2014, 174 pages, 9,20 €.